

JEAN COCTEAU

*de l'Académie française*

# MON PREMIER VOYAGE

(TOUR DU MONDE EN 80 JOURS)

*nrf*

GALLIMARD







## DÉDICACE A ANDRÉ GIDE

*Mon cher André,*

*Un jour vous m'avez reproché d'être trop tendu, de ne pas me laisser assez aller et vous citiez comme exemple de mon laisser aller une note du COQ ET L'ARLEQUIN où je décrivais le premier jazz band.*

*Vous nous avez aussi donné l'exemple du voyage.*

*Après ces notes de voyage que je vous offre d'un cœur fidèle, le manque de laisser-aller est un reproche que vous ne pourrez plus me faire.*

*J. C.*



*Toutes ses vieilles cicatrices  
Terre  
font le charme  
de la figure de guerrier.*



UTOPIE DE VERNE ET RÉALITÉ DU VOYAGE EN  
80 JOURS. — FÉERIES DE L'ENFANCE. — SOM-  
MEILS. — UNE MÉPRISE NOUS PERMET DE  
VISITER ROME.

Avant de commencer le récit de ce tour du monde, il est capital d'en expliquer le motif et de mettre clairement le lecteur au courant de notre entreprise.

Tout le monde connaît le TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS. Le chef-d'œuvre de Jules Verne, sous sa couverture rouge et or de livre de prix, la pièce qui en fut tirée, derrière le rideau or et rouge du Châtelet, ont excité notre enfance et nous ont communiqué plus que les mappemondes, le goût des aventures et le désir du voyage.

— « *Trente mille banknotes pour vous, Capitaine, si nous arrivons avant une heure à Liverpool.* » Ce cri de Philéas Fogg reste pour moi l'appel de la mer et jamais aucun océan véritable n'aura le prestige à mes yeux, d'une toile verte que les machinistes agitaient avec le dos, pendant que Philéas et Passepartout, accrochés à une épave, regardaient s'allumer au loin les lumières de Liverpool. ¶

Vous connaissez le sujet du roman de Verne. Phi-

léas Fogg, le flegmatique gentleman du Reform Club, ponctuel et mécanique en ses moindres gestes, prouve que la terre rapetisse (vitesse des moyens de transport) et parie d'en réussir le tour en quatre-vingts journées.

Voici son itinéraire :

De Londres à Suez par le Mont-Cenis et Brindisi, railways et paquebots.....	7 jours
De Suez à Bombay, paquebot.....	13 —
De Bombay à Calcutta, railway.....	3 —
De Calcutta à Hong-Kong (Chine) paquebot.....	13 —
De Hong-Kong à Yokohama (Japon), paquebot .....	6 —
De Yokohama à San Francisco, paquebot	22 —
De San Francisco à New-York.....	7 —
De New-York à Londres, paquebot et railway .....	9 —
	<hr/>
Total.....	80 jours

Il quitte Londres le soir même, accompagné par son domestique français Passepartout qui porte la sacoche aux banknotes, et malgré les ruses de Fix, détective qui se trompe sur son compte et le croit un voleur de la banque d'Angleterre en fuite, malgré les obstacles de toutes sortes, il gagne son pari qu'il croyait perdu.

Je cite :

*Comment un homme si exact, si méticuleux, avait-il pu commettre cette erreur de jour ? Comment se croyait-il au samedi soir 21 décembre quand il débarqua à Londres, alors qu'il n'était qu'au vendredi 20 décembre : 79 jours seulement après son départ ? Voici la raison de cette erreur, elle est fort simple ;*

*Philéas Fogg avait, sans s'en douter, gagné un jour sur son itinéraire, et cela uniquement parce qu'il avait fait le tour du monde en allant vers l'Est, et il eut au contraire perdu ce jour en allant en sens inverse, soit vers l'Ouest.*

*En effet, en marchant vers l'Est, il allait au devant du soleil et par conséquent les jours diminuaient pour lui d'autant de fois quatre minutes qu'il franchissait de degrés dans cette ligne. Or, on compte 360 degrés sur la circonférence terrestre et ces 360 degrés, multipliés par quatre minutes, donnent précisément 24 heures, c'est-à-dire le jour inconsciemment gagné. En d'autres termes, pendant qu'il voyait, marchant vers l'Est, le soleil passer quatre-vingts fois au méridien, ses collègues, restés à Londres, ne le voyaient passer que soixante-dix-neuf fois. C'est ce que la montre de Passepartout, qui avait toujours conservé l'heure anglaise, eût constaté si, en même temps que les minutes, elle eût marqué les jours.*

Verne a construit son livre sur ce jour fantôme.

C'est grâce à lui que Fogg triomphe des embûches, évite la ruine, épouse miss Aouda, jeune Hindoue arrachée au supplice des veuves de l'Inde, entre Benarès et Alahabad.

Voilà de nombreuses années que je circule dans les pays qui ne s'inscrivent pas sur les cartes. Je me suis évadé beaucoup. J'ai rapporté de ce monde sans atlas et sans frontières, peuplé d'ombres, une expérience qui n'a pas toujours plu. Les vignobles de cette contrée invisible produisent un vin noir qui enivre la jeunesse. C'est en somme pour le compte d'un *Intelligence Service*, difficile à situer, que je travaillais sans relâche.

Il s'agissait de coloniser l'inconnu et d'apprendre ses dialectes. Parfois je ramenaï des objets dange-

reux qui intriguaient et enchantaient comme la mandragore. Ils effrayent les uns et aident les autres à vivre.

Aimer, dormir debout, attendre les miracles, fut ma seule politique. N'est-il pas juste que je me repose un peu, que je circule sur la terre ferme et que je prenne comme tout le monde des chemins de fer et des bateaux ?

Je relevais de maladie. Nous projetâmes, Marcel Khill et moi, de poursuivre notre timide essai de reportage — en barque de pêche sur la Méditerranée — et de prendre le large, n'importe lequel.

La première idée de ce Tour du Monde est due à Khill que j'appellerai désormais Passepartout. Il s'agissait de partir sur les traces des héros de Jules Verne pour fêter son centenaire et flâner quatre-vingts jours.

Quatre-vingts jours ! nous crûmes que cette course à l'abîme de 1876 serait, en 1936, une lente promenade et des haltes paresseuses dans chaque port.

Jean Prouvost, directeur de *Paris-Soir*, accepta. Le journal mit le projet à l'étude et s'aperçut que ces fameux quatre-vingts jours étaient une réalité avant la lettre, un rêve de Jules Verne, au même titre que ses phonographes, ses avions, ses sous-marins, ses scaphandriers. Tout le monde y croyait à cause de la force persuasive des chefs-d'œuvre. Or, en serrant les correspondances et en s'interdisant le vol, il faut, pour tenir en 1936 la gageure de Philéas Fogg et suivre réellement sa route idéale, quatre-vingts jours, ni plus, ni moins.

Le projet changeait donc du tout au tout. Ce n'était plus une promenade sur les traces des héros qui nous firent supporter les rougeoles et les scarlatines, cela devenait un record, une performance délicate.

Nous décidâmes de partir sans attendre, le 28 mars, et d'être de retour le 17 juin, avant le dernier coup de minuit.

Le moindre retard d'un bateau, la moindre anicroche, la moindre faute de calcul, et c'en serait fait de notre réussite.

Il s'agissait de ne rien emporter qui nous encombrât.

Deux valises où les vêtements ne se fripent pas et un sac à linge. Il y avait bien une boîte de peintre, que Passepartout ne confierait à personne et dont les pieds se déplieraient aux pires moments de hâte avec la méchanceté du scorpion. Mais cette boîte devait être abandonnée à Singapore. Andersen dirait : « Qu'elle y reste ! »

Dès le départ, nous devons prendre le rythme des familles Perrichon et Fenouillard, de MM. Vieuxbois et Cryptogame. Ces personnages de Töpffer et de Christophe, plus encore que ceux de Verne, furent à l'origine de cette poésie aventureuse qui nous habite depuis l'enfance et nous met le diable au corps.

Le vrai Japon, c'est madame Fenouillard et ses filles, grisant les gardes pour délivrer leur époux et père en crevant la cloison de papier. La vraie Asie, c'est le dégel des Furco de M. Cryptogame.

Car les enfants rêvent sur ces épopées burlesques. Ils les déforment à leur usage et ils y puisent les éléments de féeries profondes.

Bref, nous avons décidé, Dieu sait pourquoi, que l'express de Rome partait à 22 heures 40 et nous en avons convaincu les autres. Il partait en réalité à 22 heures 20. Nous l'apprîmes à 21 heures 50, par la téléphoniste de mon hôtel, surprise de ce brusque changement d'horaire. Les grooms nous aidèrent à nous jeter pêle-mêle avec nos sacs dans un taximètre

et nous arrivâmes cinq minutes avant le départ de l'express.

Si je raconte ces détails, c'est pour vous faire comprendre cette impossibilité française de se mettre en branle sans alpenstocks, sans marche-pieds pris d'assaut, sans billets cherchés dans toutes les poches et sans paquets qui tombent.

Nous voilà en route. Nous n'allons plus employer notre langue et ne plus nous exprimer que par monosyllabes et par gestes.

Le garçon du sleeping nous affirme que notre avantage est de rester dans le train jusqu'à Rome (on arrive à neuf heures du soir le lendemain) et de reprendre à Rome le train de minuit trente jusqu'à Brindisi, où il arrive à dix heures du matin et où le CALITÉA appareille à douze heures vers la Grèce.

Or il fallait descendre en route et prendre une correspondance à Milan. Il est vrai que cette méprise nous permet de visiter Rome en trois heures la nuit. Visite étonnante, lunaire, sur les lieux où nous vécûmes, avec Picasso, en 1917, lorsque nous préparions pour Diaghilew le ballet PARADE.

Ma fatigue, ma stupeur d'homme éveillé en sursaut qui dormait depuis plusieurs années, cette difficulté à vivre par mes propres ressources au lieu de faire des besognes de somnambule et de marcher au bord des toits (ma dernière œuvre du sommeil étant ma pièce : LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE, et mes PORTRAITS SOUVENIR ayant été écrits à cheval sur le sommeil et sur la veille), toute cette période si neuve pour moi qui dormais ce sommeil voulu depuis 1914 (LE POTOMAK) va se résoudre et se dénouer dans cet express de Rome. Un sommeil humain m'accable, un sommeil extraordinaire, massif, opaque, entre-

coupé de retours lucides à la surface et de paysages qui défilent à mes pieds dans le cadre des vitres.

Les trains jouent des symphonies de Beethoven. C'est toujours le souvenir de leurs phrases qui s'enroule de lui-même au rythme haletant de la vitesse, comme si leur origine, la surdité, les apparentait à ce silence composé de mille bruits organiques. Ce battement du sang, ce sombre métronome des artères, ces marches triomphales, ces gares nocturnes et, le jour, ces villes blanches, presque arabes, de cubes, de linges et de minarets, au bord d'une mer du bleu des boules de lessive, ce seront les entr'actes du théâtre du rêve dont les comédiens interprètent les drames intraduisibles.

Je connais le serpent qui est notre route, ce serpent enroulé autour du globe, pareil à celui sur lequel la Vierge pose le pied, ce démon de la curiosité qui nous pousse à quitter notre chambre, et nous y ramène, en fin de compte.

A Paris, sa tête et sa queue forment la boucle du départ et du retour. Je connais sa courbe qui longe la botte italienne et la quitte à la cheville, au-dessous du talon.

C'est ainsi, entre deux crises de sommeil et un peu embrouillés de songe, que nous parcourûmes Rome, dans un de ses rares taxis (le chauffeur siffle pour avertir les piétons), moi qui la connaissais et Passepartout qui ne la connaissait pas.

ROME, LA NUIT, 29 MARS. — LEITMOTIV DU  
DUCE. — ON NE PENSE PAS À TOUT. — LES  
FONTAINES. — ROME, VILLE LOURDE.

Rome la nuit. Ville morte. Ville muette. Ville où le seul cri que se permettent ses façades et ses murailles, toujours le même avec de petites variantes, sera le Duce : sa figure de face et de profil, en bonnet à aigrette ou en casque, aimable ou terrible.

La ville aveugle, sourde, la langue coupée, s'exprime uniquement par les grimaces lyriques de Mussolini.

Mais on ne pense pas à tout. Et la vieille ville d'amour, chante sa plainte par l'entremise de ses fontaines que Nietzsche écoutait et traduisait la nuit. Grâce à ces eaux jaillissantes sur les places, je la retrouve cette Rome de Carnaval et d'Opéra. Je retrouve le Forum, son désordre de villa cambriolée après la fuite des cambrioleurs, le Colisée, ses sous-sols et ses coulisses de mort, son immense réservoir de sang et de lune, défoncé, criblé d'arcades et d'étoiles, les anges pies du pont Saint-Ange, le Pape et ses tentacules de pierre, la place d'Espagne et la maison de Keats prise dans les escaliers comme un moulin dans une chute d'eau.

Je nous revois avec Picasso, revenant la nuit de l'hôtel Minerve où habitaient les danseuses russes, à notre hôtel, Place du Peuple.

Nous préférons la Rome du clair de lune, parce que la nuit on voit comment une ville est faite. Elle est vide, les hommes ne détruisent pas l'échelle de son décor ; elle rapetisse, approche de vous, et les plus nobles façades n'hésitent pas à venir vous parler à l'oreille. La nuit, c'est clair : Rome la ville lourde, la matrone, s'enfonce peu à peu, de tout le poids de ses monuments et de ses statues.

On la contemple à mi-corps, se hissant sur les coudes de toutes ses forces, gonflant les nœuds de sa musculature d'esclave de Michel Ange.

Venise, moitié femme, moitié poisson, est une sirène qui se défait dans un marécage de l'Adriatique. Rome, elle, tant de fois enterrée et déterrée, continue son ensevelissement solennel. Rien qui n'y penche, n'y flanche, ne se tasse et ne creuse sa fosse.

Rome ne m'émeut pas. Elle m'embrouille.

Le chant des fontaines dénonce la ville véritable, nécropole qui échappe à la pioche de l'ancien manœuvre Mussolini.

Des couches et des couches de squelettes, de larves, de famines, de fièvres, de pestes, de Vénus cataleptiques dormant les yeux ouverts, de bijoux portant malheur, et de jettaturas funestes. Rome la nuit ! Je ne peux me lasser de la parcourir. Nous entraînerait-elle par la veste ? Nous ensevelirait-elle ? Nous empêcherait-elle de prendre le train de Brindisi ? Nous nous sentons gobés par cette pieuvre. Ici tout semble obéir au pouce renversé de l'Imperator dont le geste achève le vaincu comme on bourre une pipe ou comme on plante une graine.

Comme on plante une graine dans ce sol imbibé de sang d'où le marbre élance des tiges sveltes, de grosses fleurs pâles sans odeur, et où il enfonce de tortueuses racines.

— « Voici », dis-je dans un poème, « comment

procédait le buste romain. » Il ne s'agissait pas d'un buste grec.

Ce buste, je l'imaginai, la nuit, déroulant le fil interminable de toutes les lignes dont sa masse est faite, l'introduisant par les fentes des portes et par les trous de serrures, et se nouant, pour l'étrangler, autour du cou de l'homme endormi.

Cette course entre deux trains et deux sommeils, ne change pas ma manière de voir.

Le fascisme a nettoyé par le vide. Il en résulte, à New-York et à Chicago, une réplique crapuleuse des mœurs de la renaissance italienne.

Les gangsters, leurs princes, leurs femmes, leurs spadassins, leurs tueurs fragiles à la Lorenzaccio, leurs cottes de mailles, leurs poisons, leurs fausses politesses, leurs échanges de couronnes mortuaires, et leurs trêves lorsque Caruso chante LA TOSCA, j'y reconnais Rome et Florence qui se déplacent.

L'âme d'un pays ne change pas. C'est elle qui nous observe derrière les palais blindés, derrière ce calme, derrière cette discipline, derrière ces uniformes romanesques, derrière le masque tragique et comique du Duce.

C'est elle que j'écoute cette nuit, suffoquer, bégayer, avouer, revendiquer, par l'eau de lune des fontaines.

Des hauts-parleurs annoncent l'avance des troupes et la prise d'Addis-Abbeba. Mais un haut-parleur n'est, après tout, qu'un homme caché qui parle sous les menaces. Les fontaines libres sortent de plus loin. Elles jaillissent par-dessus les censures, et leur buée légère décolle les affiches. Je vous ai bien comprises, fontaines de Rome. Cette nuit, rien ne vous dérange. Le maître est fier de vos bouches sculptées ; il ne pense pas à étouffer leurs aveux.

## BRINDISI, 30 MARS

Un landau des familles, un jeune guide géant à redingote et casquette de yacht bleu pastel. Le cheval du landau porte des colliers de turquoises et une plume de chef peau-rouge toute droite sur la tête. Près d'un escalier aux marches pompeuses, en haut desquelles on voit, par en dessous, une colonne et un socle portant un débris qui simule une grosse figure primitive de femme, la bâtisse des douanes et le port.

Le récit de notre entreprise facilite nos démarches, et nous fait donner une cabine de luxe sur le CALITÉA, petit bateau blanc. Il ressemble à ceux qui assurent le service entre Nice et la Corse.

ATHÈNES, 31 MARS. — L'ACROPOLE. — LE SANG  
DU PARTHÉNON —

Le Pirée (dix heures du matin). Un brouillard nous cache l'Acropole. Les Grecs du bord sont navrés. Cela n'arrive jamais. Intérieurement je me félicite. C'est la perspective d'une surprise et ma rupture classique avec les contacts officiels.

Depuis une heure, les collines ressemblaient aux collines du Var. Cette ressemblance vient de ce que les Grecs firent halte dans les lieux qui rappelaient les leurs. Mais les collines de Grèce ressemblent à celles du Var dans la mesure où Yseult ressemble à ses femmes. Est-ce elle ? interroge le frère d'Yseult la fausse. — Ce sont les filles de sa suite, répond Tristan. Est-ce elle ? — C'est Brangaine la fidèle. Et lorsqu'Yseult paraît, le frère pardonne à Tristan sa félonie.

Pardonnez-moi, collines du Var. Cette Acropole qui se cache nous permet de ne penser qu'à notre débarquement. Il a lieu sur un quai de magasins, d'étalages sales, d'enseignes qui se bousculent et de marchands qui vous appellent en vous tirant par la manche. La Grèce n'a pas beaucoup changé à travers



*nrf*